

Disclaimer

Le Bocage est un journal sans lien aucun avec le Bocal, le COF, etc. En particulier, il est inutile de reprocher son écriture à ceux-ci.

Le Bocage est publié anonymement. Pour plus de détails, lisez l'ours, encadré en bas de dernière page.

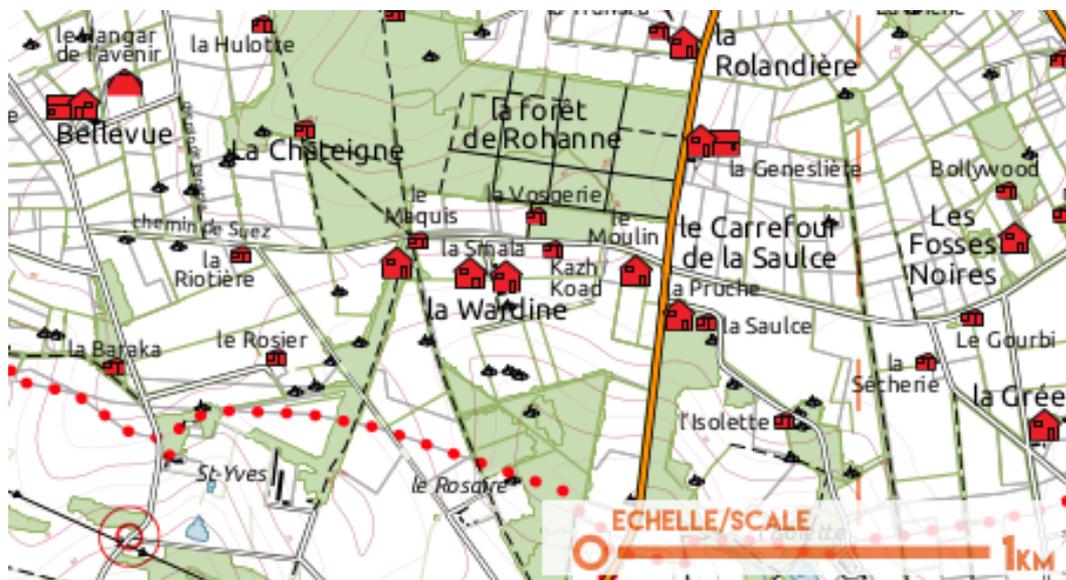
Les auteur-e-s souhaitent rester anonymes pour des raisons évidentes de fichage généralisé. Si vous devinez leur identité, merci de la garder pour vous, même auprès de vos ami-e-s et encore plus particulièrement sur Internet.

Nous vous conseillons d'utiliser le réseau Tor (et d'apprendre à vous en servir) pour consulter certaines des sources citées dans ce Bocage. Sauf si laisser votre adresse IP aux renseignements a toujours été votre rêve.

Éditorial

Nous sommes quelques normalien-ne-s à avoir, après la manifestation de soutien à Nantes, rejoint la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (NDDL) dans la nuit du samedi 14 avril. Nous y avons vécu la journée du lendemain qui fût pleine de colère, de joie, de tristesse, de solidarité, de vie. Ce Bocage est un recueil de récits, incomplets et partiels – comme tous les récits –, d'anecdotes, de contes, de questions avec trop de réponses contradictoires. Nous saluons joyeusement toutes les personnes que nous avons rencontrées ou retrouvées sur place – compère de l'ENS, nuitdebutistes mélomanes, visages croisés en manif à Paris ou à Nantes – et remercions chaleureusement les ZADistes qui nous ont accueilli-e-s, logé-e-s, nourri-e-s et, surtout, qui nous ont montré une fois de plus que, par-delà la violence étatique la plus absurde, les lendemains chantent déjà pour qui veut bien tendre l'oreille à travers champ.

La Rédac' du Bocage



Carte d'une partie de la zone sud de la ZAD, lieu de l'action de dimanche

DE LA ZONE À DÉFENDRE À LA ZONE D'AUTONOMIE DÉFINITIVE

Dans les conversations récentes autour de Notre-Dame-des-Landes, une question revient souvent, lancinante : pourquoi continuer à lutter pour la ZAD alors que le projet d'aéroport a été abandonné – que les zadistes, en un sens, ont fini par gagner la guerre d'usure qui les opposait à l'État depuis des années ?

Résumé de la situation : les terres sur lesquelles devaient se poser ou décoller des centaines d'avions appartiennent aujourd'hui à l'État. En effet, le décret de Zone d'Aménagement Différé (ZAD) de 1974 autorise le Conseil

Général de Loire-Atlantique à préempter les terrains situés sur la zone du futur aéroport. Autrement dit, chaque fois que des paysan-ne-s vendent leurs terres et leurs maisons, c'est le Conseil Général qui se porte systématiquement acquéreur. Cette procédure dure légalement sept ans, et est renouvelable une fois. Ce qui nous conduit en 1988 : le décret de ZAD prend fin, et est remplacé par le DPU, le Droit de préemption urbain : les maires des communes concernées peuvent donner leur accord ou désaccord au Conseil général en ce qui concerne le rachat des terres. En 2004, c'est la fin du droit de préemption : désormais, les rachats se font uniquement à l'amiable, avec les propriétaires des lieux. Inutile de préciser que

quelques irréductibles refusent toujours de vendre. 2008 marque un tournant : la Déclaration d'Utilité Publique du projet d'aéroport permet désormais à l'État d'expulser – et non plus seulement de préempter – les terres utiles au projet.

Dix ans plus tard, c'est donc l'État qui possède la quasi-totalité des terres dans le périmètre de l'ex-futur aéroport. Dès lors, quelles solutions envisager ? Les rétroceder aux ancien-ne-s propriétaires ? Ceux-ci ont accepté l'argent de l'État et ont vendu leurs biens de leur plein gré, quoi qu'on en dise. De plus, il n'est pas sûr que beaucoup d'entre elleux – et de leurs descendant-e-s – aient pour projet de retourner habiter les lieux.

A l'inverse, des centaines de personnes ont lutté farouchement pour ces terres, parce qu'iels les aimaient et voulaient les faire vivre. Habiter la zone, au temps de l'Opération César (2012) comme aujourd'hui, c'est accepter le risque d'être arrêté-e par les forces de l'ordre, d'être blessé-e gravement, voire de mourir (l'assassinat de Rémi Fraisse à Sivens reste dans toutes les mémoires), pour la défense d'une terre. Martelons-le : s'il n'y a pas d'avions aujourd'hui à Notre-Dame-des-Landes, c'est grâce à tou-te-s celles qui, depuis dix ans, ont choisi d'occuper les lieux. Si l'on reprend la fameuse dichotomie *légalité versus légitimité*, il ne fait aucun doute que les zadistes sont légitimes à occuper les terres qu'iels ont sauvé de la destruction.

Le gouvernement actuel se doit d'assumer les erreurs des précédents ; de fait, en renonçant au projet d'aéroport, Édouard Philippe reconnaît que l'État s'est trompé — et qui plus est, qu'il s'est longuement entêté dans l'erreur. Dès lors, il est étonnant de voir les zadistes traités non comme des lanceur-euse-s d'alerte, des héroïne-s visionnaires, mais comme des ennemi-e-s du droit commun, des « djihadistes verts » comme certain-e-s l'ont dit.

D'un point de vue strictement écologique, quel est le danger ? Celui de voir des agricultrices aux méthodes intensives, destructrices et polluantes (comme celles de la FNSEA, le principal syndicat du secteur) racheter les terres. Depuis des décennies, les terres de Notre-Dame-des-Landes ont échappé aux pesticides et aux engrais ; elles ont aussi échappé à la destruction des haies — indispensables à la biodiversité, mais portées disparues dans presque toute la France, là où les parcelles ont été réunies dans de grosses exploitations. Paradoxe de l'histoire : c'est parce que ces terres étaient vouées à la destruction qu'elles ont été protégées mieux que partout ailleurs. Certes, le pire a sans doute été évité avec l'abandon du projet d'aéroport ; mais elles restent néanmoins menacées par les pratiques prédatrices d'agricultrices peu sensibilisé-e-s aux questions écologiques. A l'inverse, les habitant-e-s actuel-le-s de la zone pratiquent le maraîchage bio dans le respect des terres

et des parcelles déjà existantes. En résumé : avoir bataillé dix ans pour empêcher l'aéroport de s'édifier n'aurait aucun sens, si ces terres devaient ensuite être dévastées par l'agriculture intensive. Si c'était effectivement le cas, la lutte aurait pour ainsi dire été presque vaine. Enfin, d'un point de vue plus politique, la ZAD — Zone à Défendre — s'est édifiée comme une formidable pépinière d'alternatives : vie en collectivité, expériences d'autonomie et d'autogestion... Un exemple concret : celui du No-marché. Tous les fruits et légumes produits sur la zone étaient vendus une fois par semaine à prix libre — dans un des squats désormais détruit par les forces de l'ordre... Voilà pourquoi les zadistes ne peuvent accepter les fameux « formulaires » du gouvernement qui ne prévoient que des déclarations de projets agricoles *individuels*¹. Laisser vivre la ZAD, c'est laisser prospérer ces alternatives politiques porteuses d'espoir dans un monde de plus en plus sombre. C'est préférer la joie des communautés aux eaux glacées des calculs égoïstes. C'est, en un mot, faire de la ZAD, non plus une Zone à Défendre, encore moins une Zone d'Aménagement Différé, mais bien une Zone d'Autonomie Définitive.

Quelqu'un

1. À noter aussi que malgré le fait qu'iels aient rempli un formulaire de ce type, les occupant-e-s des 100 noms ont vu leur habitation rasée comme celle des autres.

PETIT HISTORIQUE DES LUTTES PASSÉES DE LA ZAD

La ZAD n'en est pas à son premier combat, ni à sa première résistance à des opérations militaires surdimensionnées. En 10 ans de vie, c'est déjà la deuxième fois que l'État tente d'expulser les lieux, en passant par une destruction méthodique des habitats.

Les premières luttes contre les forces de police sur la ZAD apparaissent en 2011, lorsqu'une entreprise effectue des forages afin de connaître la composition des sols, c'est-à-dire 3 ans après le début de l'occupation.

À cette époque, des opérations en tous sens ont été imaginées afin d'empêcher la construction de cet aéroport. Entartage de maires et

de député-e-s qui ont mené à des procès, *vélorution* (manifestation à vélo) de la ZAD jusqu'à Nantes avec tentative de bloquer le périphérique, manifestation sur l'aéroport Grand-Ouest qui mène à des affrontements, ou encore réappropriation du mobilier urbain à base de tags sur divers lieu d'ami-e-s de Vinci.

Fin 2011 a lieu la première descente de police sur la ZAD, qui mène à 6 arrestations, alors que des pressions toujours plus fortes (convocation au tribunal) se font sur les propriétaires qui refusent encore et toujours de vendre leurs terres à l'État. Cela fait déjà 3 ans que le projet de l'aéroport est devenue une DUP (« Déclaration d'utilité publique »), et donc que l'État doit par tous les moyens possibles s'accaparer les terres de la zone.

Début 2012, la présence policière commence à se faire plus importante sur la ZAD. En mars, plusieurs actions tentent d'arrêter des personnes, de faire des perquisitions, d'expulser des logements. Les fouilles se systématisent, la police commence à circuler régulièrement sur la ZAD, que ce soit en petits groupes ou en nombre afin de faire des contrôles d'identité, des fouilles de véhicules et autres. Pendant ces opérations, les réponses des habitant-e-s ne sont pas en reste, avec de jets de peinture et de légumes pourris, des manifestations devant les gendarmeries qui paniquent et gazent dans tous les sens. Au fur et à mesure que les mois avancent, tous les prétextes sont bons afin de repérer les lieux, en faisant venir des expert-e-s, des juges, des huissier-ère-s, en rentrant dans des logements de vie, en photographiant les habitant-e-s sans leur consentement (sans doute à but de fichage).

Début septembre 2012, la répression franchit un nouveau cap. Selon diverses sources, des CRS commencent à se rassembler sur Nantes en vue d'une opération sur la ZAD, un hélicoptère la survole, des 4x4 sont vus aux alentours, en train de photographier tout ce qui est possible avec des objectifs très longue focale.

C'est le 16 octobre 2012 que l'État lance sa première grande opération d'expulsion. Du doux nom de « César », elle rassemble les forces de 2000 CRS sur plusieurs semaines. Pendant cette opération, qui deviendra vite un cauchemar pour les policiers, une dizaine d'habitations sont détruites, mais la force des habitant·e·s et de toutes les personnes venues en renfort en aura raison. C'est par des combats âpres, des batailles violentes et une bonne aide de la météo que la victoire se gagne. Cauchemar, ai-je dit, oui, car pendant que les policiers tentaient d'attaquer les barricades et de vider les maisons, les éléments naturels se sont retournés contre eux, que ce soit le vent qui les submergeait de leurs propres gaz lacrymo, ou la grêle qui se mettait à tomber alors que les tronçonneuses tentaient de détruire des barricades. Les zadistes en ont profité pour prendre à revers les forces de police, pour caillasser les camion-grues, les policiers et leur matériel. Finalement, après plusieurs semaines de souffrance, ainsi qu'une dernière bataille rangée opposant plusieurs milliers de personnes aux forces de l'ordre dans la forêt de Rohanne et dans Nantes, le 24 novembre, l'État annonce la fin de l'opération César et une reprise du dialogue. Avant même la fin de l'opération, le 17 novembre, plus de 40 000 personnes, dans un élan de solidarité, avaient convergé vers la ZAD pour reconstruire les lieux détruits et en bâtir de nouveaux, qui serviront dans la suite de la lutte. Cela permettra en effet un important afflux de nouveau·elle·s habitant·e·s. La ZAD entre alors dans une grande période de reconstruction.

En 2013 l'opération policière de contrôles qui a fait suite à César se finit, et une deuxième vague de constructions se lance, amenant de multiples projets agricoles et une forte résistance à tous les projets de la préfecture et de Vinci : les arrêtés juridiques ne sont jamais respectés, les tentatives de travaux se retrouvent systématiquement sabotées. En 2014, c'est une manifestation de plus de 50 000 personnes et 500 tracteurs dans les rues de Nantes qui vient empêcher la reprise des travaux. Fin 2015, l'État tente à nouveau de rendre expulsables les habitant·e·s de la ZAD, provoquant une nouvelle vague de soutiens, de manifestations, de blocages, de barrages, de constructions, rassemblant jusque 60 000 personnes à Nantes en février 2016.

Durant l'automne 2016 a lieu une journée historique : la journée des bâtons, durant laquelle près de 40 000 personnes viennent planter un bâton, en faisant serment de revenir le ressortir en cas de tentative d'expulsion ou de début de travaux. Cette journée montre la force du mouvement anti-aéroport, ainsi que sa capacité à rassembler des personnes de toute la France pour soutenir la ZAD !

La suite, vous la connaissez, elle a commencé le 9 avril, et elle a mené à la destruction de 29 logements, et à au moins 200 blessés côté zadistes, ainsi que 60-70 côté Gendarmerie Mobile.

La ZAD, c'est un mouvement qui vit, un mouvement qui a su se défendre face à des forces surarmées (et qui pourtant se blessent avec leur matériel, alors imaginez leur effet sur nous), un mouvement qui a su mobiliser à de nombreuses reprises plusieurs dizaines de milliers de personnes, et ça c'est beau !

Toujours quelqu'un

RÉCIT DE LA MANIF' DU SAMEDI 14 AVRIL 2017 À NANTES

Les normalien·ne·s préfèrent parfois l'observation contemplative à la confrontation violente avec les forces de l'ordre, et ce, même lorsqu'ils sont en manifestation.

Aussi, lorsque, juste avant le début de la manifestation, nous nous trouvâmes à la queue du cortège, à la station *Go otages* du tramway nantais, devant de nombreux accoutrements de black blocks, nous décidâmes d'avancer un peu plus vers le milieu de la manifestation. Mais trop de gens avaient encore un air de black blocks, alors nous continuâmes jusqu'à arriver à la tête de la manif' où de nombreux·ses manifestant·e·s semblaient également sortir tout droit d'un reportage du JT sur les « casseur·euse·s ». Alors nous nous regardâmes, et nous comprîmes qu'avec nos diverses protections anti-drones (aussi appelées « capuche » ou « foulard ») et nos équipements sophistiqués contre les lacrymos (à savoir des lunettes de piscine), nous étions nous aussi semblables à des black blocks.

Le cortège démarre. De grandes banderoles appellent au maintien de la vie en communauté sur la ZAD, contre l'individualisme, contre le capitalisme, et puis il y a cette convergence des luttes dont Macron dira le lendemain dans son interview fleuve qu'elle n'existe pas, plein de pancartes pour les cheminots, les hôpitaux, les EHPAD, contre la sélection à l'université...

Nous nous rendons assez rapidement compte que le tracé ne favorise pas le maintien de l'ordre public : il passe sur les voies défoncées du tramway où sont à l'ouvrage des décarreur·se·s en quête de pavés à lancer. Quelques centaines de mètres seulement après le départ du cortège, alors que nous passons devant l'idyllique château de Nantes, la manif' est déjà bloquée par une armée de CRS et de BAC munie de plusieurs canons à eau. Pendant que les décarreur·se·s accélèrent leur ouvrage, des breton·ne·s pur jus sortent un réchaud ainsi qu'une énorme pile de crêpes. La foule scande des « aHA, anti, anticapitalistes ! » et jette des « Ne nous

regardez pas, rejoignez-nous » aux touristes qui font coucou depuis les murailles du château. Les vieilles tours se reflètent dans un fossé rempli d'eau bordé d'un parc des plus bucoliques. Ce n'est pas un trop mauvais endroit pour être bloqué·e·s.

Mais au bout de quelques minutes à peine et alors qu'aucun pavé n'a encore été lancé, les gaz lacrymogènes jaillissent en tout sens. Nous mettons nos protections et tentons de distribuer du sérum phy aux naïf·ve·s qui sont venu·e·s sans savoir ce qu'était une manif'. Nous venons en assistance à un octogénaire déboussolé qui s'est retrouvé là par hasard, à un gamin d'une quinzaine d'années qui panique, à ceux d'entre nous qui ont jugé que les lunettes de piscine seraient trop inconfortables avec leur lunettes de vue. Les militant·e·s nantais connaissent bien le terrain et jettent les lacrymos dans les fossés plein d'eau pour limiter les dégâts. Une des touristes nous fait un bras d'honneur depuis la muraille du château. Puis les CRS chargent vers nous, la manifestation recule sans vraie panique, sans courir, la plupart des manifestant·e·s ont l'habitude. Les médecins prennent en charge les matraqué·e·s du jour alors que les CRS continuent à avancer. La manif' est coupée en deux. Nous pensons nous être fait nassé·e·s avec une centaine d'autres quand nous remarquons un escalier souterrain qui mène de l'autre côté de la voie ferrée. Tout le monde s'échappe progressivement par les souterrains enfumés de lacrymos.

Nous marchoons désormais le long de la voie ferrée qui nous sépare des forces de police. Pendant que quelques âmes d'artistes redécorent méticuleusement les panneaux publicitaires, les insultes fusent dans les rangs des lacrymogénisés. Le canon à eau tourne sa tourelle vers nous. « Vas-y, tire sur les câbles du train, bonne idée ! ». La tourelle se détourne. Dommage, on n'aurait pas dû leur dire.

Nous rejoignons plus loin le reste de la manif', en rangs dispersés près de l'hôpital. Un *casual* échange de pavés contre lacrymos et grenades prend forme. Nous retrouvons par hasard un compère ulmite. Finalement les CRS se replient pour aller bloquer les rues avoisinantes. De petites manif's sauvages partent égayer le centre de Nantes, à grand renfort de chants, de tags, et accompagnées d'une joyeuse batucada dont les musicien·ne·s sont tout de rose vêtu·e·s.

Les manif's parisiennes nous semblent soudain bien calmes.

Quelqu'un

RÉCIT D'UNE BATAILLE

Je n'ai jamais eu l'envie d'écrire un récit de guerre ; et en venant sur la ZAD un jour de manifestation pacifique, trois jours après la fin officielle de l'intervention de police, je m'attendais plutôt à écrire un récit de reconstruction et d'apaisement.

Mais à 7h30, ce dimanche, après une trop courte nuit de sommeil, dans le dortoir collectif organisé au rez-de-chaussée de la maison de la Wardine, une voix annonce que les GM - la gendarmerie mobile - sont au carrefour de la Saulce, soit à quelques centaines de mètres de là. La Grée, plus à l'Est, autre point de chute pour les personnes venues en soutien, est déjà encerclée. À proximité, les Vrais Rouges, dont les cabanes ont été presque entièrement détruites pendant l'intervention, sont à nouveau occupées. Les combats ont commencé aux Fosses Noires, un peu plus au Nord.

Le petit-déjeuner avalé, les habitant·e·s de la Wardine affluent sur la route Est-Ouest (le chemin de Suez) qui vient croiser le trajet Nord-Sud de la D81 au carrefour de la Saulce. La protection orientale de la Wardine est assurée par une longue série de barricades qui s'étendent sur le trajet Est-Ouest depuis le carrefour. La plupart ne sont constituées que d'amas de branches mortes, de pneus et de tôles en pagailles, mais la barricade des Lascars fait exception à la règle. Située à l'endroit où, au Nord de la route, la clairière se fait forêt, alors qu'au Sud les bois se changent en pâturage, la barrière est un formidable mur de tôles dressées solidement tenues par des troncs ; une tour de guet y est aménagée, et derrière la barricade, un fossé, d'un côté de la route, permet d'espérer embourber un blindé, alors qu'une carcasse de voiture bloque bravement le chemin. Une bute pleine de ronces et des plaques de tôle doit protéger la forêt au Nord de la route d'une attaque à travers champs.

Les GM sont encore à deux barricades des Lascars lorsque nous arrivons. La plus grande partie des zadistes attend derrière la grande barrière aux allures de château médiéval. Presque tou·te·s sont muni·e·s de foulards, de masques à gaz, de lunettes de plongée, de boules Quiès ; gaz lacrymogènes et grenades assourdissantes menacent à tout moment de remplacer l'odeur des pins et le chant des oiseaux. Quelques un·e·s - celles qui sont là depuis longtemps et qui ont une idée de ce qui nous attend - sont équipé·e·s de casques, de jambières, de boucliers confectionnés à l'aide de vieilles planches en bois ou de panneaux de signalisation tenus par des lanières ou de... raquettes de tennis. Pour renvoyer les lacrymos. Un drone vole au-dessus de nos têtes, tout le monde met sa capuche, malheureusement il est trop haut pour être atteint par la chaussette remplie de pierres tenues au bout d'une longue ficelle que les zadistes avaient préparée.

Les GM ne s'approchent pas pour le moment. On décide de consolider les deux barricades en

avant des Lascars et de préparer leur mise à feu en cas d'attaque. On ramène de l'essence, des branches et des troncs morts, du gaz. Des bombonnes de gaz sont déjà pendues aux fils tendus au travers de la route, au cas où ils ramèneraient le blindé. Dans la forêt plus au Nord, on achemine des troncs, parfois si lourds que dix personnes suffisent à peine pour les porter, afin de renforcer la barricade du Nord de la D81 qui protège l'accès au poste médic' de la Rolandière.

Voilà deux heures que les GM sont immobiles sur la route, comme indifférents à l'accumulation de défenses à une vingtaine de mètres d'eux. La tour de guet apprend au talkie walkie que des flics en civil ont été vus sortir d'un camion à Vigneux, d'autres ont été aperçus sortant d'un blindé sur la ZAD même. On nous renvoie à la Wardine porter le message. Lorsque nous revenons, les hostilités ont éclaté.

Un blindé a fait son apparition au carrefour de la Saulce, les GM ont envahi le champs au Nord-Est des Lascars et ont fait tomber une des plaques de tôle pour passer dans la forêt, ils sont aussi passés dans le champ au Sud. Les lacrymos et les grenades pleuvent sur presque cent mètres, on doit reculer et rapidement la barricade des Lascars est enfoncée par le blindé. Côté zadistes, on se retranche sur la route derrière les carcasses de voiture ; les pierres, les bouts de bois, les bouteilles en verre et les cocktails Molotov sont jetées. Mais les GM tirent au lance-grenade bien plus loin qu'un bras humain ne peut le faire, aussi les lanceur·euse·s zadistes ne peuvent que tenter de les dissuader d'avancer, au prix d'un feu nourri d'explosions tout autour d'eux. Le vent va vers le Nord et les zadistes qui tentent de faire barrage dans la forêt respirent à la fois la fumée des lacrymos qui leur sont directement adressées et de celles qui tombent sur la route. On essaie de les écraser dans la boue mais le petit bois est rapidement enfumé, on distribue du sérum physiologique et du Maalox à tour de bras. Les GM chargent après sommation et on recule en courant entre les arbres. Quelques GM trébuchent sur les filets tendus entre les troncs et branches basses. Une grenade atterrit à mes pieds sans exploser. « Oula, tu as eu de la chance... ». Quelques secondes plus tard, une explosion retentit à cinq mètres de moi et un homme s'effondre, touché au visage. « Médic' ! Médic' ! ». Quatre personnes le soulèvent du sol et le portent en courant vers le poste de la Wardine.

Les GM reculent une première fois. On ne se pose pas de question et on ravance immédiatement en rattachant au mieux les filets piétinés. On comprend finalement que les GM de la forêt reculent pour rester sur la même ligne que ceux sur la route et surtout que ceux du champ Sud, qui se heurtent à une farouche résistance. Les tirs reprennent dans un sens et dans l'autre. Les zadistes qui ne lancent pas ramènent des projectiles aux autres. La forêt offre une relative protection

mais la visibilité y est limitée, il y est très difficile d'y esquiver les grenades.

Un grand « Tout le monde déteste la police ! » parcourt les rangs des zadistes, suivi par des « Cassez-vous ! Cassez-vous ! ». Au milieu, un soixantenaire crie : « Arrêtez vos conneries, venez prendre de la soupe ! ». « Reculez ! Reculez ! » crie un GM au mégaphone. « Vous, reculez ! » crient le bois et le champ.

Les GM chargent une deuxième fois, beaucoup plus loin que la première. La zone semble sur le point d'être perdue et l'on envisage un repli sur la Wardine. Ceux qui n'avaient que des foulards pour les protéger des lacrymos sont extrêmement mal, l'un d'eux est évacué par les médics. Mais les GM reculent à nouveau. Le champ sud leur fait perdre du terrain, puis se débarrasse d'eux complètement. Les deux camps se jaugent pendant plusieurs dizaines de minutes, sans bouger, seuls quelques projectiles partent d'un côté ou de l'autre. « Le vent vient de tourner, non ? - Ah oui, maintenant il souffle vers l'Est, c'est bon pour nous. » Quelques minutes plus tard les GM lancent une nouvelle salve de lacrymos et les fumées leur reviennent instantanément dessus. Il n'y aura plus de gaz de toute la matinée.

Puis l'impensable se produit : les GM reculent, reculent de l'autre côté de la barricade des Lascars et de la butée qui la prolonge côté forêt. On tourne la tête vers la route. Une trentaine de personnes font face au GM en tendant les bras en l'air. Et les GM reculent. Quoi, l'apaisement serait-il la clé, après tant de violence ? « Couvrez les visages, y a France 2, on n'est pas sûrs qu'ils floutent. ». Ah d'accord, la télé. Le brusque pacifisme des GM s'explique mieux.

À peine les GM ont-ils reculé sur la route que la reconstruction de la barricade des Lascars est entamée. Une batucada s'improvise en utilisant les restes de la bataille comme instruments, le bocage résonne de chants. Côté nord, les Zadistes passent à leur tour la butée et font face aux GM, bras en l'air. Les GM attendent en ligne, sans rien faire, droit comme des piquets. Un cameraman de la police essaie de filmer les visages, mais, à part cela, toute attitude agressive a brusquement cessé, remplacée par un immobilisme complet des positions des uns et des autres. Et, croyez-moi ou non, cette situation perdurera au moins trois heures, les ZADistes tournant simplement pour aller manger à la cantine commune tandis que les gendarmes étaient relevés à mi-parcours. Pendant ce temps, à la Wardine, on évacue les deux blessés graves, perfusés et sous des couvertures de survie, à l'arrière d'un pick-up. La cantine sert un délicieux tajine et un pianiste joue sans fin dans le dortoir transformé en saloon pour la journée.

La suite de la bataille se joue en fait un peu au Nord de là. À Bellevue, zone non touchée par les affrontements, un rassemblement de tracteurs a ramené du bois des environs. On annonce la construction d'une charpente pour rebâtir le lieu commun du Gourbi, à proximité des Vraies Rouges. Un grand cortège précède le tracteur qui porte la charpente. Le champ au Nord des Lascars, où ZADistes et GM se font face depuis bientôt trois heures, voit passer dans la forêt adjacente une grande structure de bois qui semble voler au milieu des troncs sous l'œil impuissant des GM qui ne peuvent quitter leur poste sans risquer d'être débordés dans le champ. La charpente poursuit donc tranquillement sa route jusqu'au Fosses Noires, où elle sera baptisée à coups de lacrymos. Le passage jusqu'au Gourbi étant impossible en journée, la charpente sera finalement posée dans une ambiance de fête en pleine nuit, une fois les GM partis.

Mais peu importe les délais impromptus de chantier, sur le champ nord des Lascars une grande clameur est en train de s'élever. « Ils détruisent, on reconstruit ! ». Pendant ce temps, quelques zadistes tentent de nouer le contact avec les GM qui leur font face. La conversation s'engage, on rit dans les deux camps sous l'œil sombre des chefs GM. « Pourquoi vous avez choisi ce métier ? Vous voulez pas plutôt venir avec nous, c'est convivial, vous verrez ! ». Le GM rougit et secoue la tête avec un grand sourire mi-gêné, mi-amusé. « Vous savez, c'est sans vos uniformes qu'on vous aime ». Sourire et échange de regards. Le GM rougit encore plus. Dans la soirée, je recroiserai la jeune femme zadiste, sincèrement triste de ne pas avoir récupéré son numéro... Un peu plus loin, deux camarades de classe viennent de se retrouver, l'un côté zadiste, l'autre côté gendarmerie.

Vers 18h, la ligne de GM recule progressivement dans le champ et sur la route. Les zadistes les suivent en chantant. Au moment où les GM vont quitter le champ pour se replier complètement sur la D81, un nuage de lacrymos se déploie. Réponse à une provocation venue de la route ou pétage de plomb d'un des chefs ? Le résultat est en tout cas bien visible : tou-te-s les militant-e-s pacifiques des premiers rangs, qui avaient depuis longtemps enlevé le gros de leur protection, se prennent les gaz de plein fouet. Ceux qui ont tout de même eu le temps de remonter un foulard sur leur bouche parviennent à sortir du Maalox et du sérum phy pour les plus malades, on appelle les médecins, on ressort les masques des sacs.

Les GM se stabilisent à nouveau au niveau du carrefour de la Saulce, bloquant pour les uns le Sud de la D81, pour les autres l'Est de la route menant aux Lascars. Dans le champ plus à l'Est, une ligne discontinue de GM fait face à des zadistes armé-e-s de binious qui organisent un bal musette sur

l'herbe fraîche. Sur la D81, les militant-e-s se positionnent face aux GM, et le face à face immobile reprend dans une ambiance plus tendue. Quelques-un-e-s essaient de reprendre le dialogue, d'autres vident ce qu'ils ont sur le cœur. Un mec vient avec une pile de palets de lacrymos : « J'en ai déjà trouvé quatorze en me promenant, est-ce que c'est congné ? » Ce face à face-là durera une trentaine de minutes. La D81 est séparée du champ Ouest par une haie assez haute. C'est ainsi que, lorsque les premiers bouts de bois, cailloux, bouteilles, pots de peinture, cocktails Molotov atterriront sur la route, il sera très difficile de savoir non seulement qui a jeté les projectiles, mais pourquoi autant sont arrivés non sur les GM, mais sur les manifestant-e-s en face d'eux sur la route. « C'était quoi déjà cette histoire de flics infiltrés dans les black block ? – Non, mais tu crois qu'ils auraient relancé les hostilités pour que leurs collègues aient un prétexte pour tirer ? C'est pas bientôt fini la théorie du complot ! »

Peu importe qui a réellement été à l'initiative des offensives, les GM sur la route tirent des lacrymos en direction du champ et les zadistes de l'autre côté répliquent de plus belle. « Arrêtez de tirer ! Arrêtez ! » crie-t-on depuis la route. Les tirs de projectiles commencent à venir des zadistes restés en arrière sur la D81. « Vous êtes cons, c'est nous qui nous prenons vos projectiles là ! – Non mais tu sais que si t'es devant faut être plus protégé que ça ! – Mais qu'est-ce que vous foutez, ils étaient calmes là, pas agressifs ! – Leur présence même est une agression. – Non mais les poulets, ça s'éduque : tu leur montres que quand ils sont immobiles, ils se prennent rien, et que quand ils sont pas sages, là on réagit ! » Le vent va toujours vers l'Est... « C'est peut-être pas le moment de vous engueuler là... » Les lacrymos tombées sur le champ déversent leur fumée sur la route. On remet en urgence les lunettes et les masques mais les tirs se font de plus en plus continus, les foulards sont imbibés de tant de gaz qu'ils irritent plus qu'ils ne protègent. On s'assoie sur le sol autant pour bloquer l'avancée des GM que pour limiter l'exposition aux fumées...

Les explosions pleuvent sur le champ, le canon à eau se déclenche et le blindé se met à tirer à son tour, des lacrymos puis des grenades. « Médic' ! Médic' ! ». Puis les tirs du blindé ciblent la route. Des grenades, des lacrymos et même du gaz incapacitant. On court, certain-e-s ont préféré partir vers les bois et on n'est bientôt plus qu'une vingtaine sur la D81. Pourtant quelques un-e-s essaient encore de défendre les barricades coûte que coûte, mais les GM avancent et, surtout, le blindé, qu'on ne voit plus derrière le nuage de lacrymos, tire à au moins 100 mètres. Sur le chemin, on croise un journaliste RTL qui fait des interviews. « RTL c'est de la merde, vous êtes là que pour défendre les gendarmes

de toute façon, vous allez tout déformer au montage. – Tu me connais pas, me juge pas mec. – Bon, je crois que tu peux lui laisser le bénéfice du doute, on verra bien. » De nouvelles grenades éclatent à côté de nous. Un homme s'effondre au sol, touché au pied par une grenade offensive. Il est soulevé et emmené 100 mètres plus loin, on appelle un médic', qui n'a pas le temps d'arriver que déjà les tirs sont à la hauteur du blessé, qu'on porte à nouveau sur 100m. Les tirs se rapprochant, il sera finalement directement évacué à bras d'hommes au poste médic' de la Rolandière, à quelques centaines de mètres plus au Nord. Une autre grenade éclate, nous touchant, une amie et moi-même. « Bon, me dis-je avec philosophie, j'ai épuisé ma barraka avec les grenades ce matin, il fallait bien que la chance tourne. ». En arrivant à la Rolandière, je me rends compte que ma bonne fortune ne m'a pas tout à fait quitté : la grenade a laissé un magistral hématome et deux belles plaies dans ma cuisse, mais c'est ma boussole, restée dans ma poche, qui a pris le gros des dégâts à ma place. Mon ami-e est touchée à la cuisse et au genou, mais nous pourrions toutes les deux repartir sans trop de problème.

Nous quittons la Rolandière en prévenant les médecins que le blindé approche. La Rolandière est une maison en pierre avec une tour aux airs de grand phare, elle ne devrait pas être attaquée, les médecins peuvent se barricader à l'intérieur. Finalement, le gros des combats aura lieu dans les bois au sud et la Rolandière ne sera pas touchée. Avec deux blessé-e-s légères, nous décidons sagement de faire le tour par le Nord pour rejoindre la Wardine – après un bon petit repas bien réconfortant à Bellevue. Les GM quitteront la ZAD vers 20h, respectant – pour une fois – l'horaire prévu.

Sur le retour, on recroise avec joie les visages de la journée, content-e-s qu'ils soient sains et saufs, et l'on en apprend plus sur ce qui s'est passé dans un coin ou dans l'autre.

« Les flics qu'on avait en face de nous, ils avaient l'air tellement épuisés... »

– Tu as lu, il y en avait un qui donnait une interview, qui expliquait que sur les 2500 mobilisés, il y en avait 1500 chaque jour sur le terrain et qu'ils faisaient des journées de 16h.

– Ils peuvent se syndiquer dans l'armée ?

– Tu crois qu'il y en a qui vont démissionner après l'opération ?

– Tout à l'heure, quand on faisait le mur devant les gendarmes, il y a un vieil homme qui est allé leur parler. Et il y en a deux qui ont fondu en larmes. »

Quelqu'un aussi

SE PROTÉGER DU FICHAGE

Un vrai article sur le sujet demanderait bien plus de place, mais donnons ici un bref aperçu de comment se protéger du fichage de masse. Pour commencer, ça n'est ni bidon ni de la parano : Edward Snowden nous l'a montré ; les prises d'empreintes et ADN systématiquement, dès que la police en a la possibilité l'affirment en France ; enfin, la prise d'images par drone et hélico à toutes les manifs enfonce le clou.

Dans la vraie vie, en manif ou quand on rencontre des gens dans une « réunion » politique prévue :

– Si un drone ou un hélico tourne (ou que c'est probablement le cas), cacher son visage avec foulard et capuche est une bonne idée et n'est pas seulement un délire de black block.

– C'est triste à dire, mais il est nécessaire de toujours avoir un fond de méfiance envers les gens : les flics en civil sont fréquents quand l'événement a une chance de les intéresser... Il faut quand même trouver un équilibre, ne pas s'enfermer dans la parano et rencontrer des gens !

– Si vous échangez des contacts, évitez les numéros de téléphone et Facebook (cf après). Essayez de cloisonner autant que possible vos identités : pour chaque cercle, un moyen de contact (adresse mail, etc.) distinct. Ce n'est pas tant de la méfiance envers les autres qu'un moyen de compliquer la tâche aux services de renseignement qui cherchent à établir votre « graphe social » : s'il n'y a aucun lien entre vos deux identités, vous vous protégez vous, mais vous protégez surtout vos contacts d'une éventuelle collecte de leurs fréquentations, malgré toutes les dispositions qu'ils auront prises.

– Si votre attitude est « non mais moi, ça me dérange pas d'être fiché-e pour ça » (désobéissance civile, etc.), prenez 5 minutes pour réfléchir à quelles autres personnes vous impliquez en faisant ça. Si elles sont toutes consentantes aussi, vous pouvez y aller. Sinon, c'est pas sympa pour elles. Du tout.

En ligne, plusieurs points importants :

– Prenez conscience que les connexions sont facilement traçables. Pour les trucs compromettants, utilisez Tor. Toujours.

– On ne le dira jamais assez, réfléchissez bien aux informations que vous voulez laisser passer sur Facebook : quels articles est-ce

que je publie sur mon mur ? Quelles pages je consulte ou like ? Qu'est-ce que je dis en message privé ? Évidemment, si vous n'avez pas Facebook, le tri est plus simple.

– Si vous voulez des adresses mail « safe », riseup.net est un service connu dans le milieu militant et apprécié. Il vous faudra une invitation d'une personne qui a déjà un compte, mais si vous êtes militant·e, vous avez probablement un·e ami·e qui a ça. Gardez en tête qu'un mail, ça n'est pas chiffré : rien de sensible ne doit y passer.

– Un téléphone, c'est ultra-traçable. Éteignez-le avant d'aller dans des lieux sensibles, et enlevez la batterie. Les SMS sont à considérer comme surveillés par défaut.

– À l'heure actuelle, Signal et Wire sont deux applis (pour ordi comme smartphone) considérées « sécurisées » par des cryptographes pros. Mais tenez-vous au courant, une faille ça finit par arriver, et il faut savoir s'adapter.

– Si vous devez faire un truc vraiment critique, renseignez-vous sur Tails, qui est l'un des meilleurs moyens de se protéger actuellement. Il s'agit d'un système bien isolé et peu attaquable, qui remplacera temporairement (via clé USB) Windows, Linux ou Mac sur votre ordinateur.

– Pour en savoir plus, le Guide d'auto-défense <https://guide.boum.org/> est une excellente référence.

– Finalement, le plus important : ***aucune*** technologie informatique n'est 100% sûre. Si quelque chose est critique, dites-le à l'oral.

Encore quelqu'un

DE LA CHALEUR HUMAINE À NOTRE-DAME-DES-LANDES

Malgré l'ambiance à la Verdun de la zone – entre boue et explosions incessantes – je crois avoir rarement ressenti un tel élan collectif, une telle solidarité entre occupant·e-s. On aurait pu penser que la fatigue accumulée lors des journées passées à défendre pied à pied le terrain contre les CRS et les GM aurait eu raison de la bonne humeur des un·e-s et des autres, que les conflits s'exaspéreraient plus vite dans ce contexte de tension perpétuelle. Mais non, c'est tout le contraire qui est visible. Les contacts sont faciles, on se traite immédiatement en ami·e-s, en compagnon·ne-s de lutte. La complicité est visible dans les sourires, dans les gestes, dans les discussions qui naissent, dans les regards

échangés. Plusieurs fois dans la journée, on m'a proposé du chocolat – et ce, même sur une barricade, alors que nous tentions d'échapper aux lacrymos et aux grenades offensives. C'est aussi une grande complicité intellectuelle : en discutant avec des gen·te-s, on découvre qu'on a les mêmes références, qu'on a lu les mêmes livres, qu'on a des projets d'avenir similaires. Une vision commune du monde, en somme. On sent qu'il n'est pas nécessaire de rester très longtemps sur la zone pour y nouer de véritables amitiés.

Cet élan collectif est aussi mis en pratique dans l'organisation de la vie quotidienne. Le matin, pendant que certain·e-s faisaient face aux GM, d'autres préparaient le ravitaillement pour mille (cinq cents à la Wardine, cinq cents à Bellevue) : une véritable armée de marmiton·ne-s muni·e-s de couteaux et d'économies épiluchent et coupent carottes, betteraves, épinards, blettes et haricots verts pour le couscous du midi. Inutile de préciser qu'ici, la cuisine est végane. Même pendant ces corvées qui pourraient sembler fastidieuses, l'atmosphère reste détendue et conviviale.

De même, le soir, on a l'occasion d'assister à une fabuleuse preuve de force collective : au crépuscule, à la lumière des lampes torches, on voit tout à coup avancer dans la forêt une charpente de maison, portée par plusieurs dizaines d'occupant·e-s qui l'ont montée dans l'après-midi. Il y a quelque chose d'étourdissant à voir la construction se déplacer dans les frondaisons, et de se dire qu'elle existe grâce à la détermination de toute une équipe de menuisier·e-s, qu'elle va peut-être devenir un nouveau lieu de vie où vont se nouer de nouvelles amitiés, de nouvelles expériences de vie... Las ! Elle sera tronçonnée dès le lendemain matin par les flics.

Notons aussi le dévouement sans faille de l'équipe de médecins, qui dans la journée ont soigné à la Rolandière une soixantaine de blessés légers, et ont dû évacuer ceux dont l'état nécessitait une hospitalisation.

De la zone, malgré la tristesse infinie de ce qui s'y déroule, je garderai donc un souvenir profondément heureux : joie des rencontres, de la chaleur humaine, de l'élan collectif, dont on sent que les forces de police ne sauront pas en venir à bout. L'essentiel reste indestructible.

Toujours quelqu'un

CONTE ARMÉNIEN

Il était une fois un roi qui possédait un très beau jardin dont il n'avait que faire. Il ne s'en souciait que pour une raison : il y résidait un rosier dont la légende disait que celui à qui il appartenait aurait l'immortalité si une fleur venait à éclore. Mais le rosier demeurait désespérément vide de toute floraison.

Alors le roi fit venir un jardinier de talent qui s'obstina pendant des années à faire venir la fleur tant désirée. Il arrosait chaque jour le rosier, rempotait, taillait avec soin, choisissait le meilleur terreau et coupait les haies alentour pour que jamais l'arbuste ne manque de soleil. Un jour, enfin, un bourgeon éclot d'une des branches et une magnifique fleur en sortit. Cela n'empêcha pas son propriétaire légal, le roi, qui possédait le jardin, de mourir d'une longue maladie l'année suivante.

Et le jardinier ? Il cultive toujours son jardin, en compagnie de ses arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petits-enfants.

Un-e conteur-euse

LES ARMES DES FLICS

Que vous vouliez savoir ce qu'il se passe sur la ZAD ou ce à quoi vous pouvez être confronté en manif, il est bon de se renseigner sur les armes déployées par les CRS, GM et autres flics impliqués. Cette liste n'arrivera probablement pas à être exhaustive : par exemple, les chiens se sont récemment rajoutés à cette liste (parce que oui, considérer les animaux comme armes, c'est toujours sympa).

– **Tonfas et boucliers** : des grands classiques. La matraque type tonfa, ça peut ouvrir des crânes. Inutile d'en dire plus, tout le monde connaît ça.

– **Gazeuse lacrymo** : de courte portée (quasi-contact), envoie un gel lacrymogène qui se liquéfie au contact de la peau.

– **Grenade lacrymo** : envoie plusieurs petits palets dégageant chacun un épais gaz lacrymogène. Comme on peut s'y attendre, ça fait pleurer, mais pas que : c'est très âcre, ça brûle les muqueuses (nez, bouche, ...) et dans une moindre mesure la peau. À terme, si on est mal protégé-e, ça peut provoquer des déséquilibres et nausées fortes.

L'emploi de lacrymos est très fréquent et arrive vite : s'en protéger (cf. l'article à ce sujet) est essentiel.

Attention, un palet de lacrymo est très chaud : les gens qui les renvoient ou les dégagent sont équipés de gants pour. Ne faites pas pareil sans une bonne paire de gants.

– **Grenade de désencerclement** : contenant une faible charge de TNT, projette des palets de caoutchouc à 130 km/h à 30 m alentour. La théorie est qu'un-e flic encerclé-e et en

danger peut la faire rouler au sol près d'ellui (iel a des protections) pour pouvoir se dégager. La pratique est que c'est utilisé comme arme offensive, jetée en cloche voire en tirs tendus (bien que proscrit par l'étiquette de la grenade même).

– **Grenade assourdissante GLI-F4** : aussi appelée « grenade offensive », la GLI-F4 est la petite sœur de la grenade ayant tué Rémi Fraisse, et n'est pas beaucoup moins dangereuse en pratique. Elle est abondamment utilisée en manifestation « tendue » (comme sur la ZAD, à Bure, etc.) et a à son actif de nombreuses blessures, dont une multitude d'yeux perdus, au moins deux pieds et une main fortement endommagées, et bien d'autres.

Concrètement, la grenade est composée de 25 g de TNT, le tout dans des enveloppes en plastique et polystyrène, accompagné d'un peu de gaz lacrymo. Le tout est censé désorienter et avoir un effet psychologique. En pratique, l'explosion émet 160 dB à 5 m, soit à peu près l'équivalent sonore d'un gros pétard explosant sur votre épaule, ou un gros coup de marteau sur un tuyau métallique à la même distance. Bref, c'est pas agréable et cause des surdités quand ça explose trop près, possiblement définitives. Mais surtout, les fragments de plastique – voire de métal provenant du détonateur – peuvent sans aucune difficulté s'enfoncer à plusieurs centimètres dans la chair, les yeux, ... avec une explosion à quelques mètres de distance. Imaginez si ça explose sur votre pied. Ça arrache littéralement la chaussure, et une partie du pied avec. Ça arrive plus souvent qu'on ne le croit. Récemment, quatre flics avec toutes leurs protections massives ont été blessé-e-s par une seule grenade.

Pour en finir avec la GLI-F4, un point de sécurité vrai pour toutes les grenades, mais celle-ci en particulier : certaines n'explorent pas à l'arrivée au sol. Elles peuvent toutefois exploser pour un rien : surtout, n'essayez pas de les relancer, pousser, etc.

– **Grenade incapacitante CR** : en se basant sur de nombreux témoignages croisés avec des sources provenant de pays où son usage est ou a été courant, cette grenade produit un effet visuel semblable aux lacrymos, mais avec une couleur jaunâtre au début. Elle produit un effet irritant, une cécité partielle temporaire, et donne une impression de suffocation. Des vertiges et nausées sont aussi à prévoir. Dans une zone fermée et mal ventilée, la dose létale pourrait s'inhaler en quelques minutes... De nombreuses personnes, dont nous-mêmes, ont vu des jets de projectiles correspondant à cette description à NDDL, sans pouvoir affirmer avec certitude qu'il s'agit de ce type de gaz. Si le fait était avéré, il serait extrêmement grave : cette grenade est classée « gaz de combat » par l'OTAN, et est bannie en Europe.

– **Lance-grenade** : les grenades mentionnées ci-dessus sont jetées à la main, mais les lacrymo et assourdissantes existent également en version autopropulsée pour lance-grenades. Ça a les mêmes effets, mais ça part à 100 ou 200 m, et ça peut être lancé en tir tendu (c'est à dire, en vous visant au lieu de tirer en cloche). Un tir tendu (et ça se produit littéralement tout le temps, bien qu'interdit), c'est considéré comme possiblement légal.

Le lance-grenades est utilisé massivement, et sert entre autres à tirer loin derrière les barricades, le plus souvent à l'aveugle (puisqu'on ne voit pas derrière la barricade...).

– **Flashball et assimilés** : le flashball est un fusil tirant des balles en caoutchouc d'environ 5 cm de diamètre avec une énergie de 200 J environ (selon les modèles). Les tirs sont censés être au torse, dos, jambes, etc. En pratique, un tir crée facilement un hématome de 15 à 20 cm de diamètre. Il va sans dire qu'un tir au visage est extrêmement dévastateur. Rajoutons à cela que l'arme est considérée comme assez imprécise.

Son grand-frère, le LBD 40, tire le même genre de munitions, mais avec une bien plus grande puissance. Il est interdit de s'en servir à moins de 25 m, et la munition est considérée létale sur des coups tirés à trop courte portée.

– **Canon à eau** : un gros réservoir de 4 000 à 8 000 L, avec un débit de 500 L à la minute et une grosse pression. Tire jusqu'à 30 m, mais rarement en tir prolongé. Un tir au visage peut être dangereux, des cas de perte d'yeux existent.

On recense des cas où diverses substances, telles que du lacrymo, étaient ajoutées à l'eau.

– **Char blindé** : un gros blindé muni d'un outil de bulldozer à l'avant, et d'une tourelle dont l'effet est mal sourcé (certains-e-s parlent de lance-grenades, d'autres d'un effet similaire au flashball, ... Une mitrailleuse serait également montée dessus). C'est jamais rassurant d'avoir ce monstre face à soi.

Sources :

- https://huit.re/0r97e_Gw article de zad.nadir.org et ses références ;
- <https://huit.re/gzcfapT2> desarmons.net ;
- <https://huit.re/g4UpSDJV> lundi.am ;
- <https://huit.re/PySpd3zj> Wikipedia, gaz CR ;
- enfin, ce que j'ai pu en voir et en éprouver.

Est-ce quelqu'un d'autre ?

QUELQUES LECTURES SUPPLÉMENTAIRES

Quelques sources d'informations régulièrement alimentées par des zadistes et militant-e-s de tout poil :

- <https://www.lundi.am> : des nouvelles de beaucoup de luttes, tous les lundi matins (et à d'autres moments aussi). Existe aussi en version papier.
- zad.nadir.org : le site des zadistes, qui donne des nouvelles en continu. Très utile pour avoir des informations à jour, notamment pour rejoindre la ZAD.
- <https://paris-luttes.info> : relaie témoignages et infos sur diverses actions à Paris (mais pas que).
- <https://reporterre.net> : média s'intéressant essentiellement à l'écologie, mais aussi à d'autres sujets d'actualité.
- Dans les médias plus « traditionnels », on citera bien sûr *Mediapart* et *Le Canard Enchaîné*, qui a publié, notamment, la dernière estimation du coût financier journalier des opérations sur la ZAD (soit 400 000 € par jour).

Pour ceux d'entre vous qui seraient en manque de pluralisme politique, voilà quelques liens pour voir les choses avec une autre optique :

- <https://huit.re/Zb22WM-X> : la ZAD est Macrompatible... en théorie.
- https://huit.re/_uev3XU9 : des étudiant-e-s libertarien-ne-s (comprendre : ultralibéraux-ales) découvrent la ZAD et l'interprètent dans une optique libérale.
- <https://huit.re/NsjjW6bM> : l'avis d'une association de gendarmes... évidemment on rigole un peu en les entendant parler de « bienveillance » quand on a été soit même sur la zone, mais le texte n'en demeure pas moins intéressant en ce qui concerne l'état d'esprit des GM envoyés sur place. Il semble toutefois y avoir quelques inexactitudes factuelles dans cette prise de position, nous ne savons donc pas si le rédacteur-ice prend effectivement part à l'opération.

Quelqu'un d'autre

L'ÉQUIPEMENT D'UN-E MANIFESTANT-E

Qu'il s'agisse d'une manifestation de soutien à la ZAD ou de tout autre chose, aller en manif mal préparé, même en milieu de cortège, est une mauvaise idée. De nos jours, les CRS ont le lacrymo facile. Il vous sera probablement utile d'avoir ces quelques trucs avec vous. Certains font double-usage avec d'autres, piochez là-dedans ce qui vous semble pertinent !

- Pour vous protéger du fichage : capuche ou casquette, foulard, bref, se cacher si vous le souhaitez. Voir l'article anti-fichage.
- Des lunettes de piscine, masque de plongée, de ski (ne bloquant pas le nez) : absolument nécessaire contre les lacrymos.
- Un foulard, masque isolement gouttelette (pharmacie) ou masque à gaz (code couleur jaune ou marron) contre les lacrymos. Ça ne fait pas que faire pleurer, ça brûle aussi le nez et la bouche, voire la peau à terme. Voir l'article sur les armes.
- S'il y a un canon à eau, un k-way à capuche. Il y a souvent des additifs pas sympas dans l'eau.
- Du sérum physiologique (pharmacie) en dosettes. Utile pour rincer vos yeux ou ceux des gens autour.
- Une bouteille d'eau : rincer régulièrement son foulard avec quand on reste longtemps dans les lacrymos apaise beaucoup, et évite que ça brûle trop sur le long terme. Et vous allez finir par avoir soif, de toute façon.
- Du jus de citron (en bouteilles, le truc infâme de supermarché) : en imbiber son foulard ou assimilé à l'avance limite les effets des lacrymos. Il paraît qu'en application cutanée ou muqueuse, sur le long terme, c'est moyen, cela dit, mais je n'ai pas de sources sur ce sujet.
- Du Maalox en suspension buvable (pharmacie) : une solution de Maalox et d'eau est bien plus efficace que l'eau pour se rincer le visage, les yeux et les muqueuses des lacrymos. Si c'est dans un vaporisateur, c'est

encore mieux. Les anglophones appellent ça du LAW : liquid antiacid and water.

- Des bouchons d'oreilles (à vous de doser entre bonne atténuation et pouvoir parler avec vos copaines), contre les grenades assourdissantes (160 dB à 5 mètres).
- Selon à quel point ça risque de chauffer : gants épais (absolument nécessaires s'il vous prend l'envie de relancer un lacrymo – ne jamais faire ça avec d'autres grenades), chaussures solides, genouillères, casque, etc. Si vous avez une capuche, *mettez-la sur la tête*. Il est déjà arrivé qu'une grenade finisse dans une capuche...

Someone

Quelques chiffres

- 29 habitations détruites sur les 4 premiers jours d'opération policière
- 250 à 300 habitant-e-s permanent-e-s sur la zone
- 7 000 manifestant-e-s en soutien à Nantes le samedi 15/04, six comparutions immédiates
- 15 000 à 20 000 personnes le dimanche 16/04 en soutien sur la ZAD
- 2 500 gendarmes et CRS mobilisé-e-s, 1 500 sur la ZAD chaque jour
- 8 000 grenades lacrymogènes et 3 000 grenades offensives lancées depuis le début de l'opération policière
- Environ 200 blessé-e-s côté zadistes (dont une dizaine grièvement ayant nécessité une évacuation) ; 60 à 75 côté gendarmerie.
- Coût estimé à 400 000 € par jour pour l'État, soit 3,2 millions d'euros jusque là.

Last, but not least

« Si un homme passe la moitié de ses journées à marcher dans les bois parce qu'il les aime, il est en danger d'être pris pour un fainéant ; mais s'il passe toute sa journée à spéculer, à raser les bois, à rendre la terre chauve avant l'heure, on le considère avec estime comme un citoyen industriel et prévenant. On croirait qu'une ville ne s'intéresse à ses forêts que pour les abattre ! »

- Thoreau

Le BOcage

Le BOcage est un récit du week-end de luttes autour de Notre-Dame-des-Landes du 14 et 15 avril 2018, tel que vécu par quelques élèves de l'École Normale Supérieure (ENS) de Paris. Il est totalement indépendant du BOcal, journal des élèves de l'ENS, même s'il lui emprunte sa forme.

Le BOcage existe en version numérique sur le Web :

<https://bocageulm.noblogs.org/files/2018/04/BOcage.pdf>

Vous pouvez nous contacter à l'adresse bocage-ulm@riseup.net.

Le BOcage est autogéré et n'a donc pas de directeur-trice de publication. Ses rédacteur-trice-s souhaitent rester anonymes, et nous vous prions de les y aider en ne diffusant pas leur identité si vous la connaissez ou la supposez.